



Pedro enfourne une grosse part de poulpes à la galicienne saupoudrées de paprika. Elles cuisent dans un chaudron installé sur la terrasse du restaurant qui propose, aux chalands, des assiettes de poulpes fumantes. Il se situe à quelques encablures du port, dans la rue pentue qui fait la jonction entre le vieux quartier et les quais .

Pedro, le galicien pure souche, traîne ses guêtres à longueur de temps, quand il ne travaille pas, dans le « casco vello » du vieux Vigo.

Il est pêcheur. Vigo est le premier port de pêche européen. Toute l'activité de la ville est tournée vers le monde du poisson. L'air embaume la marée en permanence.

La horde des mouettes et des goélands a élu domicile sur toute la longueur des quais.

La musique naturelle du bord de mer est le fruit de leurs notes aiguës, comme le cheval, les mouettes hennissent, dit-on en Galice, en une série de stridulations éraillées, pareilles aux appels à la vente des marchandes de poissons du marché du port. Les goélands jappent comme des caniches en colère.

La partition musicale est originale.

La batterie qui accompagne le concert permanent, provient des chantiers navals qui jalonnent le port. Les coups de marteaux, sur la coque des bateaux, font office de cymbales et de tambours. Les instruments à vent arrivent de la mer et opèrent au rythme des entrées et sorties des navires dont les sirènes ont beaucoup de nuances, stridentes et acides quand elles annoncent la sortie, de hautbois virils quand elles reviennent.

Le crissement des roues des voitures, des motos et des chariots transportant le poisson, joue le rôle des cordes. Le pianiste s'est hissé sur la colline du château, pour mieux dominer l'orchestre. Il utilise le crénelage des remparts comme clavier de piano. Jules Verne est le chef d'orchestre, il est considéré comme l'ambassadeur littéraire de Vigo, grâce à son livre « Vingt mille lieues sous les mers ». Sa statue trône près de la gare maritime.



D'ailleurs, le titre de la partition, c'est la « baie de Vigo »
C'est lui qui a écrit: « la baie de Vigo est le plus grand trésor de la ville. Son origine, son moteur, son passé et son avenir... »

L'épouse de Pedro, Maria José, est une « mariscadora » pêcheuse de coquillages. Chaque matin, au cycle de la marée, elle enfourche sa mobyette pour se rendre

sur les bords de l'estuaire de l'Arousa. Les pieds dans la vase, munie de hautes cuissardes, l'échine courbée, elle gratte avec sa « horquilla » la fourche à deux manches et grandes dents, pour soulever, au plus profond, les précieux coquillages. Elle y retrouve sa communauté de pêcheuses. La pêche à pied est un travail de femmes de caractère, dures à la tâche. Maria José gagne correctement sa vie et avec la solde de Pedro, sans rouler sur l'or, ils s'en sortent bien.



Le frère de Pedro, David, marié à une Chinoise, est parti s'installer comme restaurateur à Malaca en Malaisie. Le nom de son restaurant, « Salud Tapas », est évocateur de la cuisine espagnole. Il est situé dans le quartier chinois. Il ne rentre que très rarement au pays. Toutes les semaines, ils se parlent au téléphone. Watsapp est leur sauveur, car les communications sont chères et ainsi, ils peuvent prolonger leurs conversations sans crainte de devoir faire exploser le tiroir caisse.

Le couple a un fils, José Ramon. Un adolescent de 13 ans. Il ne fera pas le travail de son père. Il travaille bien à l'école. Il se voit déjà avocat ou médecin.

Le week end, quand Pedro n'est pas en mer, le trio adore arpenter la région.

La Galice regorge de ressources culturelles, visuelles. Quand on connaît son territoire, on l'aime davantage, on y vit mieux.

Pedro est un fin connaisseur des choses de la nature. Il a une bonne connaissance de l'histoire de la Galice. Aussi s'efforce t-il de transmettre sa passion, son attachement à sa terre natale.

Quand ils se baladent dans la zone proche, ils prennent la bicyclette. On peut s'arrêter où on veut, quand on veut. En plus, le sport est bon pour la santé. Ils empruntent les chemins et sentiers côtiers qui foisonnent.

Le chemin du nord de la ville leur permet de suivre l'anse de Vigo, puis de l'anse de Teis, de Saint Simon et pour finir la crique de Rande.

Dès la sortie de l'agglomération, ils s'arrêtent devant le premier grenier à grain- Horreo- de la randonnée.

Celui-ci est particulier. Il est entièrement en granit, surmonté d'une croix chrétienne. Mais surtout, il est beaucoup plus grand que d'ordinaire. Contrairement au grenier asturien, le galicien est généralement en pierre, véritable mausolée du grain.



La famille de Pedro, toujours sur le chemin côtier longe la ria de Vigo. Elle dépasse un alignement de plages et petites marinas avant de déboucher au pied du mont da Guia. En vélo, l'ascension est rapide et s'ouvre sur l'esplanade de l'ermitage de Nostra Señora da Guia dans le style baroque de Compostelle. L'église est enlacée par un superbe jardin. Mais le clou de la halte est la vue imprenable sur la rade et la campagne verdoyante. Le soleil irradie les flots de l'estuaire et allume les fleurs d'ajonc qui parsèment les abords du parc et les flancs de la colline qui se glissent dans la mer, en touches jaune d'or pareilles à des buissons ardents. On aperçoit Redondela et plus loin l'anse de Rande.



Pedro interpelle José Ramon et lui demande, si en cours, il a étudié la fameuse bataille navale de Rande. C'est à cet endroit précis qu'elle s'est déroulée en octobre 1702. La flotte française alliée à celle des espagnols s'était retranchée au fond de la ria pour protéger le trésor transporté par les galions espagnols, en provenance de leurs colonies d'Amérique latine. La coalition victorieuse franco-espagnole s'est battue contre celle des anglo-néerlandais conduite par l'amiral anglais Rooke, connu également pour avoir été le gouverneur de Gibraltar. Tous les trois ressentent une bouffée d'émotion à cette évocation.

Jose Ramon, petit intellectuel en devenir, s'est tout de suite fait là promesse d'approfondir le sujet.

Quant à Maria José, elle jure qu'elle n'aura plus tout à fait le même regard sur la Ria, son lieu de travail.

Le retour au bercail, en trois coups de pédale, se déroule dans la bonne humeur.

La petite famille oublie la fatigue de la journée dans la perspective, comme c'est dimanche, d'une bonne tortilla, d'un grand plat de pimientos del padron, bien goutu, arrosé pour les parents, d'un verre de vino verde.

Ils se rendent au restaurant « À Pedra » proche de la place de la Constitucion dans le Casco vello. Ils s'attablent dans une salle à l'ancienne qui s'ouvre sur un jardin luxuriant et fleuri. Détente et repos, plaisir de bouche, quoi de mieux, dans ce cocon chaleureux et convivial.

La petite place, pavée, respire l'histoire. L'ancienne mairie observe, en gardienne du quartier, l'agitation du lieu. Les mouettes, les pigeons et autres petits oiseaux guettent le moindre morceau de pain ou miettes que les nombreux mangeurs de « bocadillos » laissent s'échapper sur le sol.



Demain, Pedro et Maria José reprennent le travail, lui en mer, elle sur la grève. Ils projettent déjà la prochaine balade. Ils prendront la voiture, cette fois, car ce sera le Cap Finisterre et la Corogne.

Au collège, Jose Ramon évoque la bataille navale de Rande avec son professeur d'histoire. Ce dernier, décide de la raconter et de la commenter à toute la classe. Il n'oublie pas, au passage, afin de captiver davantage ses élèves, de narrer l'anecdote du fameux trésor issu d'un galion coulé à l'occasion et qui reposerait au fond de la Baie, entre l'île de Erbedosas et le village de Larache. Initiez-vous à la plongée sous marine, mes enfants, peut être gagnerez-vous le gros lot!...

Il est quatre heures du matin, Pedro embarque sur le beau chalutier pêche arrière, rouge et jaune de 23 mètres . Luis Fernandez, le patron, l'a baptisé « Celtica » en l'honneur de l'équipe de foot de Vigo.

Il doit passer deux jours en mer et reviendra avec un chargement de poulpes, de merlus, de merlans et autres poissons du large.



Maria José et son fils, en attendant le pêcheur, vaquent à leurs occupations. Ils habitent le quartier de Bouzaz proche du port et du centre historique. Le «barrio» respire encore l'histoire maritime de ce vieux repère des pêcheurs. Les rue pavées et les balcons fleuris, les petites maisons de pêcheurs aux volets bleus, le linge qui sèche aux fenêtres, renvoient une image d'Épinal et insufflent une sensation de passé pauvre, laborieux. On y ressent une atmosphère chargée d'humidité marine et une odeur de marée prononcée.

La longue promenade sur le paséo maritime permet de goûter aux plaisirs de la vue des eaux scintillantes de la baie .

Un des moments forts, se révèle au marché du dimanche matin. Il bouillonne d'une animation éclectique, voire folklorique quand les joueurs de Gaita aiguillonnent les danseurs souvent en costume traditionnel.



Jose Ramon fréquente le collège Miralba au pied du château. Forteresse construite au 17ème siècle sur la colline la plus élevée du centre de Vigo, sur l'emplacement d'un fort plus ancien. Mirador idéal pour surveiller l'ennemi, il est par dessus tout, le lieu le plus tranquille jouissant d'un jardin superbe, pour contempler, s'extasier devant l'une des plus belles baie d'Europe.

En face, de l'autre côté de la ria, sur la presqu'île de Pontevedra, la ville de Cangas avec ses quarante deux plages, fait un pied de nez à Vigo. Elle précède de quelques kilomètres, le sublime Cap Home, qui tente, en vain, de rejoindre les îles du parc national de Galice et l'île de Saint Martin. Il a beau tendre ses rochers au plus loin dans l'océan, il n'arrive pas à faire la jonction. Il faut dire que ces deux îles sont tellement riches et brillantes qu'elles snobent la terre ferme en brandissant de drapeau de l'autonomie.



La fin de la semaine approche et Pedro termine sa marée, il réfléchit à sa balade du samedi. À nous le Cap Finisterre pense-t-il !

Une petite heure de voiture sur une route qui borde la ria. Elle serpente et monte, à plusieurs reprises, avant de déboucher sur le lieu dont tous les pèlerins rêvent, le terminus des marcheurs. La fin de l'ascension vers le nez de la Galice s'accomplit à pied. Les marcheurs de Compostelle ont pris l'habitude de laisser leurs chaussures et de brûler un vêtement, par tradition.

Après trois kilomètres de parade sportive, le phare de Fistera, nous accueille. Il a fait appel à tous les vents de l'Atlantique pour nous envelopper et nous purifier avant la montée de ses 17 mètres. Le promontoire sur lequel il trône, domine l'océan d'une hauteur qui avoisine les 120 mètres.

Quelle émotion de savoir qu'on est au point le plus à l'ouest de l'Europe. On comprend alors pourquoi les Galiciens ont toujours eu le goût du voyage, par la pêche, le commerce intercontinental et l'émigration. Peut-être, est-ce l'héritage des Celtes, leurs ancêtres, entre autres, grands voyageurs et grands émigrés, eux mêmes.

Il y a beaucoup de similitudes avec le cap Finistère, la pointe de Raz, de sa cousine, la Bretagne française.

Un fort ancrage dans le sol, le granit, l'ardoise, deux fortes personnalités lapidaires, les réunissent. On peut imaginer que la spiritualité celte est commune, par les vestiges de sa représentation. Des menhirs et dolmens identiques s'érigent dans les campagnes des deux régions. Le même océan baigne leurs racines communes, ethnologiques, historiques, économiques avec la pêche, et culturelles. La musique galicienne, hispanisante est pourtant si proche de celle des celtes du nord, ne serait-ce que par la Gaïta, cornemuse du Sud.

La marche du retour a capitalisé de la fatigue et ralentit l'allure.

Il reste, encore, cent kilomètres de routes tortueuses, mais ô combien séduisantes. Ils choisissent l'itinéraire qui passe par le lac de Fervenza. Ce sera l'étape du repos et du repas.

Maria José a préparé, pour l'occasion, un pique nique pantagruélique. Pâtés de poissons et coquillages, bocadillos au jambon pata negra et beurre galicien, salades de pommes de terre et tomates du jardin et pour finir, l'excellente tarta de Santiago, gâteau de toutes les fêtes qu'elle a préparé avec un doigté, quasi professionnel.

Ils s'installent, face à la cascade qui jaillit des rochers de la montagne qui barre le bout du lac. Il est bordé de fougères exubérantes et de mousses, parfaite assise pour la pause déjeuner. Cette oasis de nature sauvage, efface la fatigue du matin. La sérénité, la beauté du lieu sont un écrin adapté, douillet, pour la sieste.

L'eau du lac est cristalline et renvoie les reflets combinés du ciel azur, taché de quelques cumulus, du soleil et des arbres qui l'entourent.



Toujours gonflés d'enthousiasme, le trio galicien s'arrête à Santa Comba pour prendre une photo du pont romain de Brandomil, ils rejoignent rapidement Carballo et la côte, dernier arrêt avant la Corogne. Pedro gare la voiture devant la plage Razo-Baldaio connue pour son sable fin et immaculé.



Le port de la Corogne les accueille sous un soleil radieux. La tour d'Hercule les salue et les invite à entrer au coeur de la cité.

Ville maritime prend tout son sens. La mer est partout. Le port est imposant de diversité. L'art semble faire corps avec l'urbain, l'ancien et le nouveau.

Sur la plaza de Maria Pita, on respire le passé. Dans le quartier de Los Cantones, devant la fabuleuse galerie de verre, on caresse la modernité.

Le Château de San Anton et son style renaissance, sur la mer, procure un sentiment de sécurité et d'apaisement.

Pedro fait la promesse que cette visite rapide est juste un avant goût d'une exploration à venir plus accomplie. Pourquoi pas aux feux de la Saint Jean, ils ont la réputation d'être grandioses et festifs.



Le travail n'attend pas. Pedro repart en mer, Maria José va faire le plein de coquillages et José Ramon, rempli des images de sa balade du week end, file s'investir pour de nouvelles connaissances au collège.

Ils sont impatients, tous les trois, de retrouver les trésors inépuisables de leur région.

La fin de semaine, la famille est en effervescence. La perspective de se rendre dans la capitale célèbre de la Galice, Saint Jacques de Compostelle, les met en émoi.

Quand on foule les premiers pavés de Santiago, on a tout de suite l'impression de sentir la transpiration des pèlerins tant la foule est dense et animée. Le voyage, l'aventure, la joie, illuminent tous les visages.

Qu'importe la motivation qui habite les pèlerins, spirituelle ou introspective, Saint Jacques est le but ultime, l'achèvement d'un projet intime.

Les fils conducteurs puissants des marcheurs se réfèrent, aussi, au surpassement de soi, à la réalisation d'un profond défi personnel, à la recherche du sens de la vie, à la quête d'un nouvel horizon culturel, à la convivialité, au partage.

Pedro et sa femme, sont transformés, submergés, à l'idée de communiquer autant d'indicateurs de vie à leur progéniture.

Santiago se révèle être à l'apogée de leurs principes d'éducation.

Le premier rendez-vous sera pour la Cathédrale. Ils arrivent, juste pour la messe en hommage aux pèlerins. Une foule y assiste. La musique et les chants religieux résonnent à pierre fendre. Un groupe de moines entoure la corde qui permet de balancer l'énorme encensoir, le « botafumeiro ». Ils se tiennent devant l'autel, attendent le signe de l'archiprêtre pour s'élancer dans une danse proche de la transe chamanique. Suspendus à la corde, ils se balancent, ils tournent avec les cordes secondaires, comme sur un carrousel. Leurs robes de bure se soulèvent et se gonflent. Le spectacle est saisissant, hypnotique. Les puissantes effluves d'encens enveloppent tous les fidèles et pénètrent dans toutes les fibres des vêtements. Elles anesthésient les sens et les corps.

Le trio familial sort de l'église, étourdit et conquit par ce moment magique, transcendant, d'une rare subtilité.



En contrebas des escaliers latéraux, sur une petite place, joue un orchestre de chambre. La musique réveille et les replace dans la réalité.

La musique est partout à Saint Jacques. Des « Gaiteros » rappellent que l'on se situe en Galice. Des gitans accompagnent à la guitare, au tambourin et à la voix, des danseuses de flamenco. Des pèlerins qui ont besoin d'argent pour l'ordinaire, grattent de la guitare ou jouent de l'accordéon. Des groupes de jeunes danseurs de breakdance multiplient des acrobaties au rythme d'une musique hip-op.



Les trois compères animés d'une belle complicité affective, déambulent dans les rues pavées du vieux Santiago.

L'heure du déjeuner approche. Un petit restaurant sur la gauche du parvis fera l'affaire. Ils se laissent séduire par une bonne fricassée de chorizo local, accompagné d'une plâtee de pimientos del padron et arrosée d'un Viña Mein Tega do Sal Ribeiro, blanc racé de Galice.

Si la pêche reste l'élément phare de la communauté autonome, la vigne tient une place du meilleur choix. Vive les romains car ils ont introduit cette culture, dans ce coin choisi d'Espagne. Les vins blancs sont sûrement, les meilleurs de la péninsule ibérique.

Clap de fin pour Santiago, provisoire, évidemment.

La famille « viguesa »* s'en retourne au bercail, prête pour de nouvelles aventures galiciennes. Quand le virus « rando » a frappé, il reste actif toute la vie. Le voyage représente une intention binaire, un état d'esprit. L'une relève de l'intime, de l'introspection, l'autre la rejoint par un regard sur l'intimité. Il relève du territoire de vie, de l'environnement direct, du besoin d'alimenter sa culture personnelle.

* de Vigo